Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 80 (1977)

Artikel: La conscience poétique
Autor: Chappuis, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684694

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La conscience poétique

par Pierre Chappuis

Se payer de mots

«Que représente pour vous la beauté?» Art ou anti-art (j'esquive, je le sens, la question, tournée vers l'actualité), la beauté reste ce qui nous porte — à écrire, à aimer, à peindre —, ce qui se dérobe, se manifeste sans se dévoiler.

Notion, elle est ployable en tous sens; filant entre les doigts, elle ne sert aucune justification ou les sert toutes, toujours définie *a posteriori* lorsque toute définition est devenue, sinon vaine, du moins inopérante. Qu'est donc, au-delà, la beauté, mesure et démesure, démence et raison, délire, maîtrise? Quelle force a-t-elle pu être pour tant de chercheurs passionnément, désespérément soucieux, non de trouver une *forme nouvelle* (ce que pourtant ils firent), mais de *donner vie,* jetés dans une entreprise où sont déjoués tous les calculs, bousculés l'ordre, les conventions établis?

Se sentir au-dessous de sa tâche (combien en effet parmi nous de vrais fous, vraiment aventurés?): plus que tout, peut-être, un tel sentiment d'échec, d'insuffisance, de manque nous lie trompeusement à la beauté.

Que représente-t-elle? Qu'est-elle? Insoluble question, impossible autant qu'inéluctable. Parce que, comme je le fais ici, nous ne cessons de nous payer de belles paroles, toute réponse volera en éclats.

L'horreur du monde

L'art n'a pas d'autre choix que de convertir en beauté, fût-ce pour la dénoncer, l'horreur du monde. Toute œuvre exige son tribut de souffrance, d'angoisse, quelque bonheur qu'elle promette.

Beauté

Plus ou moins brimée, à l'intérieur de n'importe quelle société, dépendante d'elle, révoltée, extasiée, la beauté fleurira partout.

Galeux

Que penser d'une société — comprenons-y les poètes, ils participent d'elle, ont leur part de responsabilité, encore qu'on ne les accepte guère que dans la mesure où ils sont contraints de *faire autre chose* pour vivre, car, dans nos pays de banquiers, d'hommes d'affaires, d'industriels, il n'y a pas ou presque pas d'argent pour ces galeux que sont les compositeurs, les écrivains, les artistes, c'est-à-dire pour ceux dont la tâche est de donner à vivre et qui, sans attendre la richesse, demanderaient simplement de pouvoir se consacrer entièrement à leur œuvre, donc à autrui —, que penser d'une société repoussant ainsi la poésie?

Feuille blanche

Tel, enfermé dans sa chambre, cherche, les mains contre la paroi du silence. Devant lui, une feuille qui, d'une séance à l'autre, reste blanche. Peut-être passera-t-il toujours à côté. Peine perdue? Tant d'autres suivent des chemins déjà frayés, se croient sauvés de seulement ne pas se taire. Lui, attiré plus loin au risque d'avoir toujours les mains vides, désespère-t-il? L'amertume lui demeure étrangère.

Confiance, veilleur ignoré, avec qui n'échanger pas plus qu'un salut muet dans la nuit.

Enclave

Coupé de ceux qui, non atteints par ce que nous privilégions sous le nom de *culture*, par là même font d'elle un luxe, je voudrais ne pas me reconnaître dans ceux qui accèdent aux richesses de l'esprit — cordialement méprisées, souvent, intimement — aux prix d'une inégalité sociale maintenue. Cependant je ne salue que la beauté. Je la voudrais innocente et partagée, mais cela que je partage m'isole. Poussé à l'écart, je n'ai peut-être plus qu'à m'enfoncer passionnément dans la solitude, résoudre par défaut l'absence d'une poésie *commune*, appeler ce qui unit par une totale soumission à ce qui retranche. Mais ne servir de justification en aucun cas à ceux qui ne savent pas aimer. Dans l'enclave où nous tient la société, même si l'aisance matérielle s'y est répandue comme ailleurs (les prisons elles-mêmes sont devenues moins inconfortables), nous savons que la condition du bonheur — ces mots ont-ils un sens? — est ailleurs: dans la communication retrouvée, le don.

Elitisme

«Elitaire», la poésie que j'aime, que je pratique? Mais, descendu dans la rue, le *Living Theatre* ne l'est guère moins, dont le spectacle se déroule pendant les *heures ouvrables* et, de toute façon, touche peu la population locale à laquelle il s'adresse, mais mobilise au contraire une *intelligentsia* venue de l'extérieur, heureuse de se donner bonne conscience, ainsi que les *mass media*, empressées de récupérer cela même qui devait les nier.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que le clivage est ailleurs, plus profond, plus grave, inhérent à notre type de société?

Silo

Au lieu de plonger dans l'instant présent, je garde une arrière-pensée, reste en état d'alerte; j'emmagasine en vue de l'œuvre, couvre des carnets de notes. Rayonnement ou inquiétude? Du vécu au poème, par une suite de conduits intérieurs, de couloirs, de cornues, s'opère une décantation ou une déperdition.

J'écris peut-être par peur: peur de la dépense, de la pure effusion, peur de me mêler aux autres, peur du contact immédiat, peur de l'échec. Ou peut-être par crispation, par besoin d'auto-punition (tant d'heures passées enfermé chez soi; à la fin, c'est la vie qu'on renonce à partager), par «plaisir solitaire»; par peur de me trouver démuni, par peur du Rien (tout en m'installant dans l'absence), par peur de me sentir séparé (*eux*, *moi*), par peur de simplement me sentir être là.

Suicide

Quête de l'impossible, hantise du vide, du rien. La poésie est-elle, en un sens, une expérience de la mort? un suicide maquillé?

Fasciné par la blancheur de la page, je mime ma mort ou, leurré encore, le crois.

Soif

Aimer assez, jusqu'à cette soif au fond de la gorge, cet appel qui est l'envers de la poésie, son besoin, son manque et ne se distingue pas d'elle. N'aimer plus que cela qui *altère*.

Orgueil

Au-delà de l'orgueil qui pousse à être fier de ce qu'on a écrit ou à se désespérer de n'y être point parvenu existe un

autre sentiment, que *quelque chose a trouvé ces mots*. Le don de soi exigé n'est pas moindre; il en devient plus naturel.

Poésie, révolution

Entre l'une et l'autre *(«changer la vie»)*, le lien est profond, comme sont multiples les sympathies des poètes pour les révolutionnaires, en dépit de vues doctrinaires difficilement supportables.

Ici et là, même insatisfaction, mêmes refus. Pourtant la poésie et la révolution ont peine à se rejoindre pleinement, quand elles ne s'opposent pas. La poésie peut devenir un alibi, manière de se réfugier dans les mots et de ne pas agir. (Que fais-je d'autre, dont vicieusement je me décharge en m'en adressant le reproche déguisé?) Réversiblement, le dogmatisme peut masquer une inaptitude à se mouvoir dans l'incertain, l'incernable. (Moyen non moins hypocrite de me donner des points.)

Progrès spirituel

De plus en plus, la nécessité d'avoir à dépasser l'émotion dans ce qu'elle a de personnel, d'attaché au *moi*: elle est un incitamentum que le poème doit surmonter pour devenir réel effacement, oubli de sa propre origine.

Mise en relation

Délivrés de toute nécessité poétique formelle, nous voici confrontés avec un absolu: le poétique en soi. Dans un poème, tout désormais doit être poétique, en soi et dans sa relation avec les autres éléments mis en jeu.

Symptôme parmi d'autres d'une réalité sociale en défaut? Par exemple, les liens familiaux — dans la bourgeoi-

sie tout au moins — sont exacerbés en ceci qu'ils ne sont plus soutenus par aucune nécessité matérielle (entretien d'un domaine, atelier familial, nom à illustrer, etc.). La relation entre parents et enfants devient *purement* affective. Elle devrait, elle doit être valable en soi, n'étant plus le support d'une obligation ou d'un intérêt communs; elle n'en est que plus arbitraire, plus difficilement supportable.

La prosodie de même — c'était là son piège — n'excluait pas chevilles, surajouts, passages obligés à la contrainte était sensible, mais elle (main)tenait le tout.

Egalité

Entre les éléments mis en œuvre, entre les deux termes d'une image, que l'accent soit mis sur leur identité ou sur leurs *qualités différentielles,* entre le sujet et l'objet, voire entre le mot et la chose, de même qu'entre celui qui l'écrit et celui qui la lit, la poésie suppose une relation d'égalité, une réciprocité jamais en défaut, de telle sorte qu'il n'y a jamais rien de secondaire.

Ai-je tort de voir là, plus ou moins intuitivement, le sens même de l'expérience poétique? De là, non pas se faire un refuge ou se donner bonne conscience, mais bien avoir la même ouverture dans les autres *relations* humaines. Ou bien ne ferais-je que projeter mon malaise à me sentir ou me mettre sciemment dans une situation tant de supériorité que d'infériorité? Encore que: *Le faible vainc le fort* (Lao-tseu).

L'amour suppose la même égalité. Une certaine forme plutôt, (à mes yeux la seule), car dominant et dominé, bourreau et victime peuvent s'associer à leur gré (je ne dis pas librement). L'accord de deux êtres peut aller de soi, être imposé ou résulter d'un effort sur soi et sur l'autre pour se plier à lui ou le plier à soi sans assujettissement, sans solution de compromis.

Conscience poétique

Nœuds défaits, amarres relâchées, non rompues. Sentiment de plénitude ou de vide (c'est pareil), comme si tout ce qu'on perçoit était accordé, que sais-je? des cris d'enfants, le bruit d'un chantier, des mouettes volant au-dessus d'un champ voisin, etc., comme si tout participait d'une *réalité poétique*. Sentiment subjectif, certes, mais la conscience reçoit les choses comme telles, accordant du même coup extérieur et intérieur.

Pareille expérience ne va pas sans l'expérience contraire, lorsque les choses entre elles ne se correspondent pas et que le *moi* s'interpose. Sentiment alors d'un faux espace, comme on parle d'un faux pas, d'un faux mouvement (ma mère parlait de faux jour, et aussi de faux gaz, lorsque la flamme sortait mal du brûleur).

Entre les deux extrêmes, mille états intermédiaires. Ainsi du moment que je viens de passer, attentif à ce qui m'entourait et que je pouvais seulement énumérer, juxtaposer, comme si j'épelais ce que j'avais sous les yeux, la phrase manquant, et la conscience d'un tout à cause, eût-on dit, d'une simple *bascule* que je n'arrivais pas à renverser.

Justes, faux (en toute subjectivité), les mots le sont aussi, tenant ensemble ou non, s'appelant ou non.

Sagesse

Parvenir au bonheur, à la suffisance (Rousseau: *On se suffit à soi-même, comme Dieu)* dans laquelle nul besoin n'est éprouvé, exclurait l'écriture. Suprême sagesse, virtuelle, dont ceux qui s'en sont approchés, retirés du monde, n'ont pas toujours fait leur la loi du silence, éprouvant (tel Kamo no Chômei) le besoin de dire qu'ils étaient sans besoins.

Associer, dans le sens donné, sagesse et suffisance, partant, écriture et insatisfaction ne va pas sans simplification. La sagesse ne pourrait-elle présider à l'élaboration des poèmes les plus beaux, dont il serait seulement à craindre que, passionnément collés à nos blessures, nos dégoûts, nos souffrances, nous soyons incapables de les lire?

Novalis

«...quelle distance entre la sérénité de cette certitude et les incertitudes angoissées, la crainte aveugle de la superstition! De même aussi la fraîche et vivifiante chaleur d'une âme poétique est-elle tout le contraire de la furieuse fièvre d'un cœur malade...»

Passage

Fractionnée, multiple, sacralisée ou bafouée, à la fois présente, sensible et insaisissable, la beauté passe *(opère un déplacement* et, aussi bien, *assure le passage)* d'une civilisation, d'une culture, d'une situation historique et, finalement, d'un individu à l'autre, fonde, au mépris de la chronologie, une contemporanéité durable ou soudaine, renouvelée, creuse des clivages, crée autour des œuvres autant de sociétés dispersées, en quelque sorte secrètes, divise, bien qu'universelle, autant qu'elle rapproche.

L'état sauvage

Acharnés à démolir, à détruire, à renier notre passé (par là même l'affirmant), privés de mètre, de règle (encore que, sur un autre plan il est vrai, la mode soit la plus contraignante de toutes), hantés par l'anti-art (donc par l'art),

par la dé-construction (rebours de la construction), serions-nous revenus à une sorte d'état de nature, de *b-a-ba* dont témoigneraient bien d'autres signes? Au cœur de pareil désordre (passerai-je encore à côté?), *que représente la beauté?* Point de réponse pour refermer la question, pour colmater la brèche. Au mieux peut-on marquer le lieu d'une incertitude. Nous avons cependant à réinventer nos origines. A notre pseudo-*sauvagerie*, nous ne pouvons croire que comme à un mythe où se lisent à l'envers notre *excès* de civilisation et peut-être l'espoir d'un grand renouveau. Au milieu de l'actuelle inflation des valeurs, en plein débordement (qui dira les liens d'une chose à l'autre?), ce qui, pour ma part, confond, c'est, par exemple, dans le *Wozzeck* d'Alban Berg, la plus extrême rigueur au service du plus poignant délire ou ceci, de Mandelstam, à propos d'une des œuvres les plus subtilement agencées de tous les temps: «Si les salles de l'Ermitage tout à coup devenaient folles, si les tableaux de toutes les écoles, de tous les maîtres, brusquement décrochés de leur clou, venaient à s'interpénétrer, à se mêler, à emplir l'air des pièces d'un hurlement futuriste, d'une furieuse agitation de couleurs, nous obtiendrions quelque chose de semblable à la *Divine Comédie.*»

Pierre Chappuis